

La musique se fit entendre et la danse commença. Les danseurs se mirent à se raviver. En voyant tous ces jeunes gens, tous ces regards joyeux, tous ces sourires épanouis, il lui semblait être transportée dans ces régions féeriques où tout est enchantement. Le bal avait pour Géraldine mille attraits et elle était capable de se mêler à la foule. Avait-elle tort ? Non, car si je voulais représenter le monde heureux et idéal d'un autre bal, là chacun semble avoir oublié ses souffrances. On dirait que les yeux ne se reposent que sur le bonheur. L'homme aime à flotter dans une atmosphère d'illusions et quand même il aurait le voile terrible et amer il se plaît à rêver ; demain tous ses chagrins refoulés au fond de l'âme renaîtront plus cuisants, mais qu'importe puisque ce soir il jouit ?

Les désirs de Géraldine furent bientôt satisfaits. De Kergy (qui était son cousin) vint lui demander la danse qui commençait. La jeune fille accepta " avec plaisir. " Hortense était demeurée avec de M. de Carro.

— Vous m'aimez toujours, n'est-ce pas ? disait-elle.

— Si je vous aime, Hortense, faut-il vous répéter que j'ai fallu renoncer à vous, je mourrais, vous êtes ma vie, mon bonheur, mon espérance.

Une vive rougeur empoigna le visage de la jeune fille et un éclair de joie illumina tous ses traits.

— Vos paroles dissipent mes craintes, depuis deux semaines j'ai vécu dans une terrible anxiété, il me semblait que vous m'aviez oublié.

— Oh ! Hortense, comment avez-vous pu croire cela et me faire injure à ce point.

— J'étais folle, pardonnez-moi, Félix.

Le capitaine pressa la main de la jeune fille.

— Je ne puis vous en vouloir, dit-il, vous m'êtes trop chère pour cela.

Il s'arrêta, la main de la jeune fille s'était mise à trembler.

Qu'avez-vous, demanda-t-il avec inquiétude.

Hortense ne répondit pas. Félix aperçut M. de Carro, il parut devant eux et lança un regard sévère à sa pupille. Le capitaine comprit.

— Pourquoi vous troubler ainsi, dit-il, ne suis-je pas là pour vous protéger ? Qu'importe qu'il aie aujourd'hui ou demain que nous nous aimons.

— Vous avez raison, Félix, mais je n'ai pu réprimer un sentiment de crainte en le voyant.

Durant ce temps M. de Kergy parlait à Géraldine. Véritablement, ma cousine, vous êtes la belle du bal ce soir.

— Vraiment, fit Géraldine en riant ; vous me forcez de vous dire que vous êtes le plus railleur que j'ai encore rencontré.

— Oh ! voilà comme vous nous traitez, vous autres jeunes filles lorsqu'on est franc.

— Moqueur, ajouta-t-elle.

— Vous êtes cruelle pour le plus dévoué de vos adorateurs.

— Oh ! oh ! chevalier, vous devenez sentimental.

— Je fais l'aveu de mes sentiments.

— Je suis fâchée de ne pouvoir vous croire.

— Et moi je suis triste de ne pouvoir être plus persécuté.

Géraldine feignit n'avoir pas entendu.

La danse venait de finir, chaque danseur reconduisit sa partenaire.

Mlle. Anriecourt se plaça sur un divan. Elle était occupée à chercher du regard son amie Hortense lorsqu'elle s'entendit interpellée.

— Quoi ! est-ce vous, Mademoiselle Anriecourt, je ne vous reconnais pas ; la fait est que vous n'avez pas vécu dans cette toilette. C'est votre premier bal n'est-ce pas ? comment trouvez-vous cela ma chère ?

Ces paroles avaient été dites avec une telle volubilité, par Mlle. de Montfort, que Géraldine n'avait pu placer un mot. Elle regarda l'héritière avec curiosité.

— Mademoiselle de Montfort, dit-elle enfin.

— Précisément, répondit celle-ci s'asseyant à côté de Géraldine et examinant si les pils de sa robe tombaient avec grâce.

Dites donc, ma malignonne, n'est-ce pas enchanteur, délicieux, ce bal. On y rencontre de si charmantes personnes. Tenez, je viens de faire la connaissance d'un monsieur tout à fait aimable, c'est le jeune de Blois. Il a un langage enchanteur ; tout ce qu'il dit est de bon goût, et il connaît le beau, car il a admiré ma toilette ; il est vrai qu'elle n'est pas laide, elle vient directement de Paris, de chez la première faisaneuse. Mais c'est lui qui passe ; je vais vous l'introduire, venez allez voir qu'il saura bien vous dire que vous êtes belle. Monsieur de Blois, dit-elle au jeune homme, venez donc par ici.

— Mais, mademoiselle dit Géraldine, un peu impatientée, je ne vous ai nullement demandé de me le faire connaître.

Mlle. de Montfort ne répondit pas ; elle était trop occupée du jeune homme qui se trouvait devant elle.

— Je vous demandais pour vous faire connaître la plus aimable personne de ce bal. Mademoiselle Anriecourt, c'est monsieur le chevalier de Blois, dont je vous ai parlé si avantageusement. Géraldine et le chevalier saluèrent un peu embarrassés de cette singulière présentation. La conversation s'engagea, vivement menée par Mlle. de Montfort.

La danse recommençait, Géraldine se demandait avec ennui, si elle pourrait quitter son insignifiant compagnon et sa bavardie voisine. Elle n'attendit pas longtemps, M. de Verger s'avant et lui demanda d'être sa partenaire pour la contre-danse qui s'engageait. Elle se leva joyeuse et tout le reste de la soirée fut très agréable pour elle. Elle fut une des dernières à laisser le bal et revint parfaitement satisfaite chez elle.

CHAPITRE IV

COMMENT ROBERT FIT CONNAISSANCE AVEC GERALDINE

La neige avait cessé de tomber, le soleil s'était levé radieux. Cependant le vent soufflait encore avec violence et les énormes glaçons qui démontraient suspendus aux branches des arbres qui bordaient le chemin de Ste. Foy, attestaient que la rigueur de la température n'avait pas changé. La route enneigée qui s'élevait au loin était vouée de passants. Seule, une jeune personne enveloppée dans un épais manteau de fourrure parcourait d'un pas rapide ces lieux solitaires. De temps en temps elle ramenait sur son